

Son Honneur le Président: Comme aucun autre sénateur ne désire intervenir, nous considérerons cette interpellation comme ayant été débattue.

LE SALVADOR

LA SITUATION POLITIQUE, MILITAIRE ET SOCIALE—
AJOURNEMENT DU DÉBAT

L'honorable Heath Macquarrie, ayant donné préavis le 4 mars 1981:

Qu'il attirera l'attention du Sénat sur

(1) la situation politique, militaire et sociale de plus en plus dangereuse au Salvador;

(2) l'extrême danger que présentent les interventions de tiers et la possibilité d'escalade des actes hostiles à l'intérieur du Salvador;

(3) le fait qu'il est impératif de régler le conflit par un arrangement politique et non pas en ayant recours à une longue et sanglante lutte armée;

et (4) le mérite qu'il y a à fournir un encouragement et un appui canadiens aux efforts des personnes et des groupes qui demandent une médiation dans le conflit du Salvador.

—Honorables sénateurs, j'apprécie grandement cette formule de l'interpellation. C'est l'une des vertus du Sénat que nous puissions grâce à cette formule faire bénéficier de notre sagesse de chambre de mûre réflexion, des questions contemporaines tant de la scène internationale que de la scène nationale. Il est important que nous ayons cette souplesse à cause, comme il est devenu banal de le dire, du tableau changeant de la situation internationale. J'ai parfois l'impression que le temps qui s'écoule entre l'avis d'interpellation et le débat nous fait perdre de la spontanéité. Mon avis remonte au 4 mars et les événements se sont précipités depuis.

Une autre chose qui me tracasse, c'est que le plus souvent une interpellation ne suscite pas d'autres interventions que celle du sénateur qui en a pris l'initiative. Il peut sembler n'enfourcher qu'une fois de plus son dada, si je puis dire. J'aimerais que ces interpellations donnent lieu à un échange de divers points de vue au Sénat. J'invite d'autres sénateurs à intervenir sur cette question. Malheureusement, la situation au Salvador ne va pas disparaître. Nous devrions songer à un meilleur moyen de saisir le Sénat ou l'un de ses comités de questions importantes de politique étrangère parce que nos comités permanents font des études exhaustives très utiles. Ce comité a acquis beaucoup d'expérience et d'habileté dans l'étude de ces questions.

● (1500)

Depuis que j'ai donné avis, en mars, des événements troublants au Moyen-Orient et ailleurs ont captivé l'attention mondiale, de sorte que les media se sont un peu désintéressés du Salvador. Je voudrais bien que les dangers se soient autant

[Le sénateur Frith.]

atténués que l'intérêt que leur portent la télévision, la radio et la presse.

Le Sénat est une assemblée délibérante sérieuse qui se prête merveilleusement bien à l'étude en profondeur des grands problèmes de l'heure. C'est pourquoi je suis plutôt content qu'il ne s'agisse pas d'un de ces faits divers croustillants que rapporte volontiers la presse aujourd'hui. A l'ère de l'électricité, comme l'appelaient MacLuhan, les éléments de notre technologie rendent possible une plus grande participation du public. Il disait que tous les écoliers pleureraient l'assassinat de John Kennedy, parce qu'apprenant la nouvelle instantanément, ils en seraient d'autant plus affectés. Je crains que cela ne contribue en outre à réduire le champ de la mémoire. Les citoyens abreuvés de données, d'impressions et d'images animées, deviennent saturés et prêts à oublier, ou du moins à souhaiter un changement de perspective ou peut-être de scène. Après toutes les années que j'ai vécues, il me semble que c'était hier que la populace hurlante de Téhéran et le masque sévère et sombre de l'Ayatollah Khomeiny envahissaient tous les jours et tous les soirs les salles de séjour du monde entier. Mais aujourd'hui, on n'entend presque plus parler de l'Iran, même si les problèmes, les angoisses et les dangers n'ont pas cessé dans ce pays.

Quand est-ce que nous entendons parler de l'Afghanistan, aujourd'hui? Combien d'émissions sur l'Afghanistan voyons-nous encore à la télévision? Combien de temps accorde-t-on à la crise terrible qui sévit en Somalie? Il y a du danger, des souffrances, de l'amertume, des conflits et des tragédies dans le monde entier, mais il semble que nous vivions à une époque de fascination périodique. A notre époque, seule la dernière nouveauté a de l'importance à moins qu'elle ne vaille rien, et c'est une chose terrible lorsqu'elle supplante même la souffrance humaine dans les esprits. Si vous n'avez pas continuellement les caméras de télévision braquées sur vous, vous n'avez droit à aucune considération. Qu'un élément d'actualité soit jugé digne ou pas de faire les manchettes sur la dernière échelle de comparaisons, les situations n'en cessent pas moins d'exister et de solliciter l'attention des personnes sérieuses.

C'est le cas du Salvador, ce pauvre petit pays. Devant des problèmes aussi vastes, devant une souffrance aussi démesurée, on devrait d'abord et avant tout—on ne lui accorde pas toujours cette priorité—penser à l'aspect humain de la situation. Les statistiques divergent. Ce qu'on sait, c'est que la vie humaine est chaque jour mise à rude épreuve dans ce pays. Pour un trop grand nombre de victimes, l'affirmation de Thomas Hobbes prend toute sa vérité: la vie est pénible, brutale et brève—d'une tragique brièveté pour beaucoup.

Au cours des dernières semaines, j'ai cherché à lire tout ce que je pouvais de sérieux et de moins sérieux en fait d'articles. L'un des meilleurs a paru dans le *Washington Post* sous la signature de Loren Jenkins, qui disait à propos de Chalatenango, petit patelin du nord du pays:

C'est un cadavre en bordure du chemin qui signale le début de cette capitale provinciale somnolente du nord du Salvador.